Document généré le 24 avr. 2024 22:17

Tangence

La génération lyrique ou l'itinéraire humain réinventé

François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992.

Jean-Claude Brochu

Numéro 43, mars 1994

Babel et après : Paul Auster

URI : https://id.erudit.org/iderudit/025808ar
DOI : https://doi.org/10.7202/025808ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)
1710-0305 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brochu, J.-C. (1994). Compte rendu de [*La génération lyrique* ou l'itinéraire humain réinventé / François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992.] *Tangence*, (43), 137–144. https://doi.org/10.7202/025808ar

Tous droits réservés © Tangence, 1994

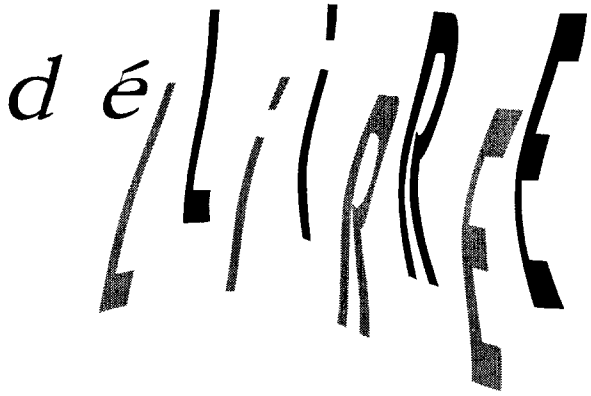
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



La génération lyrique ou l'itinéraire humain réinventé

Il nous fallut bien du talent
Pour être vieux sans être adultes

Jacques Brel

Après les périphériques *Acceptation globale* de Benoit-Chauveau et *Chasse à l'éléphant* de Martineau, Boréal rentrait dernièrement au sérail et publiait *La génération lyrique*, d'une bonne tête — plus érudite et mieux faite — au-dessus des deux autres. En effet, qu'il s'agisse de ce morceau de bravoure à la défense de la «méthode» littéraire[1] ou de certains passages, le deuxième paragraphe de la page 23 notamment, où perce, il me semble, l'accent du meilleur Musset, l'écriture de ce livre est plusieurs fois remarquable. François Ricard s'y attache à cerner le «génie» de sa génération. En rendant du même coup l'épithète (lyrique) un peu plus prévisible, on peut présupposer à ce mot (génie) l'un des sens donné par l'*Encyclopédie*: une sorte de projection qui «semble changer la nature des choses», puisque l'auteur entreprend de nous montrer, à travers les étapes du devenir humain que sont la naissance, l'enfance, la jeunesse, puis l'âge adulte, comment les premiers-nés du baby-boom ont redéfini toutes choses, y compris la pédagogie, le marché du travail, l'État, les discours, en somme, notre rapport au monde.

---

1 François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992, p. 10-11.

Quelques définitions

Si la plupart des démographes étendent le phénomène du baby-boom de 1942 à 1960 environ, les membres de la génération lyrique sont nés entre 1942 et 1950, ce qui leur donne, à la parution du livre, entre 42 et 50 ans. Premier effet de miroirs! Cette première cohorte, ceux qui ont aujourd'hui de la petite quarantaine à la petite cinquantaine, forme un Bataillon sacré nouveau genre, dont les soldats ne vont pas deux par deux, mais par légions, avec le sentiment unanimiste de ne jamais agir ou parler seulement pour eux-mêmes: «En fait, il n'y a plus d'autre, mais un gigantesque *nous* pareil à moi-même, qui m'accueille, m'enveloppe, me prolonge et apporte à mon existence une confirmation et un élargissement de chaque instant.»[2] Ce «nous» d'une génération a des propensions à l'universel qui cachent paradoxalement une atrophie profonde du sens de l'autre. Nécessiteux de l'empathie, plus jeunes ou plus âgés, prière de s'abstenir. De ce qui aurait pu être le slogan des parents des membres de la génération lyrique: «Devant nous la promesse», nous sommes passés à: «Après nous le déluge!» dans le même continuo de désir cependant, celui que le monde ne dure pas[3]. Cette volonté marque le dépit des premiers et des seconds l'indifférence. L'homme résiduel (âgé de 30 ans, par exemple) n'a jamais été aussi seul; le mot de «communauté», pour lui, jamais si réservé et vide; le bien commun, noyé dans le corporatisme garant des libertés individuelles du plus fort ou du plus nombreux, interchangeables. C'est probablement ici que l'excellent portrait signé par François Ricard manque malgré tout de charge. Là où il n'y aurait pas de conspiration[4], plusieurs se refusent à ne voir qu'innocence...

Pas plus qu'on ne choisit de borner sa vingtaine par deux récessions, le baby-boomer ne décide pas, même s'il en profite, de naître dans la joie et à l'ombre de Woodstock, car, «contre son âge et la date de sa naissance, on ne peut rien»[5]. Il ne choisit pas davantage de naître en ce «lieu de réalisation exemplaire»[6] du baby-boom qu'est le Québec ni, l'un dans l'autre, d'incarner un

2 *Ibid.*, p. 151. L'auteur souligne.
3 *Ibid.*, p. 23.
4 *Cf.* p. 183.
5 Ricard, *op. cit.*, p. 12.
6 *Ibid.*, p. 53.

idéal des plus américains : « Chacun a droit à la *possibilité* du bonheur... »[7]. « Génération » signifie donc : date de naissance, esprit de corps, joie. Et « lyrique » ?

Le lyrisme doit être entendu comme une intériorité illusoire, parce que dépourvue d'extériorité ; il manque toujours à la personne lyrique la netteté d'une expérience du réel. L'intériorité se construit dans un rapport dialectique entre la conscience d'un individu et l'extérieur, par une intériorisation des fruits d'une résistance. Mais la réalité, pour les premiers-nés du baby-boom, a été, est et continuera d'être molle :

> [...] la réalité [...], qu'elle le veuille ou non, pliera.[8]

> Dans le vocabulaire de Milan Kundera, l'une des composantes essentielles du lyrisme est justement cette attitude qui consiste à voir le monde comme un immense champ ouvert, comme une matière vierge où l'être ne rencontre aucun obstacle et qu'il peut donc défaire et refaire à sa guise pour s'y projeter et s'y accomplir sans réserve ni compromis.[9]

> N'ayant pas eu à assumer la séparation du monde et de soi, le sujet lyrique est naturellement porté, d'un côté, à projeter vers l'extérieur sa propre existence et sa propre identité et, de l'autre, à intérioriser le monde comme s'il s'agissait de sa vie privée.[10]

Le lyrique exprime une vision du monde en accord avec son état d'âme, et notre monde a donné par erreur consistance à cette chimère.

« Son enfance réinvente l'enfance. »[11]

Le livre de François Ricard se traverse comme un (anti-)roman d'apprentissage[12], soit les « confessions collectives »[13] des premiers-nés du baby-boom jusqu'au seuil de l'âge adulte. Il était une fois les membres de la « quarantaine bienheureuse », qui sont

7 *Ibid.*, p. 21. L'auteur souligne.
8 *Ibid.*, p. 126.
9 *Ibid.*, p. 25.
10 *Ibid.*, p. 202.
11 *Ibid.*, p. 68.
12 *Cf.* p. 168.
13 Ricard, *op. cit.*, p. 11.

nés dans la transition entre l'enfance de l'ombre et l'enfance triomphante:

> [...] cet univers — et là réside la nouveauté essentielle — cesse d'être considéré comme ce lieu purement préparatoire qu'il était jusque-là. Tout en demeurant différente du reste de la vie, l'enfance, au lieu d'apparaître comme une période d'imperfection et d'attente en prévision de la vraie vie, de la vie pleine de l'adulte, tend à devenir une vie en soi, aussi « valable » et complète (sinon plus) que les âges ultérieurs.[14]

On venait ainsi d'exhumer Rousseau et « la pédagogie du vécu » serait la conséquence naturelle d'une telle interprétation du premier âge de la vie. Désormais *l'éducation déforme l'enfant*, et les docimologues (il n'y a plus de professeurs) sont, pour emprunter à Pascal Quignard une formule, « les habitants de ce défaut » de vision. Impossible aujourd'hui d'enseigner aux adolescents en s'appuyant sur un apprentissage antérieur — fût-il erroné — ou une expérience *réelle* de quelque chose, de demander à l'exemple de Socrate (ou même du Christ): « Que vous a-t-on dit de...? Que dites-vous de...? » Rien! Comment proposer une quête de soi à ceux qui, dès la naissance, se sont déjà trouvés et ont aussitôt amorcé la chute des anges? Libéraux et dogmatiques, romantiques et classiques, Anciens et Modernes luttent ici, mais à l'avantage de ceux qui nient que l'on puisse s'augmenter...

Nouvelle trahison des clercs ?

J'insiste sur la révolution en éducation, symptomatique du reste. Elle montre les membres de la génération lyrique en derniers Modernes, ultimes bénéficiaires de l'ancien et du nouveau, légataires d'une tradition dilapidée dans l'émiettement des modes et de l'éphémère[15]. Derniers héritiers de l'admiration critique devant l'inactuel, plusieurs ont submergé leur cours classique par un déluge de mépris:

> Le problème surtout, c'est que la plupart des enseignants ne croient plus à la culture classique.[16]

---

14 *Ibid.*, p. 68.

15 *Cf.* p. 78-79.

16 Paul-Émile Roy, *Une révolution avortée: l'enseignement au Québec depuis 1960*, Montréal, Méridien, 1991, p. 46.

> [...] Pascal, Racine, Mauriac, [ils] bal[aient], d'un revers de la main et d'une moue méprisante, ces mauvais souvenirs [d'ancien régime]. [17]

Ce crachat sur Pascal dispense en fait de le lire :

> Sous couvert de changer la société, la vie ou la culture, la subversion n'avait d'autre but en réalité que de faire place nette, de disqualifier l'héritage des générations précédentes, afin que les nouveaux maîtres n'aient aucun compte à rendre ni aucune continuité à assumer.[18]

La génération lyrique voit se répandre un nouveau type d'être au monde : le contestataire soixante-huitard attardé, variété « inculte », ou traître à sa culture, brandissant le mot « élitiste » à chaque allusion à Racine. Celui-là lit plutôt des revues... enferré dans la culture du contre [19], véritable avatar du vieux démon anti-intellectualiste.

Nous vivons dans la négation de toute transcendance. Sous le règne de l'immanence, le sens transpire, suppure des êtres et des choses. On déprécie, dans les productions littéraires, l'intertextualité et l'autoréférentialité explicites. N'imitez que Raymond Carver ! Puisque la contrainte déforme, l'enseignement de la grammaire est *encore* dénoncé comme une concession à l'ordre bourgeois conventionnel et dominant. On ne peut pas enseigner à apprécier, à comprendre pour reproduire; le tout peut sortir du rien.

Cette génération a déçu pour ne pas avoir opéré le changement de perspective annoncé et souhaitable, contre-plongée permettant de voir d'en bas ce qu'on essayait jadis de regarder d'en haut. Pour notre gouverne éducative, elle nous laisse plutôt un « dictionnaire des idées reçues » — qui vaut bien l'autre — de quatre mots : « démocratisation », « équité », « normalisation » et « élitisme ». Le troisième est le moyen des deux premiers, qui sont d'ailleurs synonymes; le quatrième : tout ce qui n'appartient pas aux trois autres !

---

17 *Ibid.*
18 Ricard, *op. cit.*, p. 217.
19 *Cf.* p. 210-211.

« Adolescents de toujours »[20]

L'enfant sacré roi passe à la jeunesse sans cesser pour autant de régner:

> Disques, spectacles, transistors, vêtements décontractés, voitures sport, tout un commerce s'organise qui a pour cible les jeunes de la « génération pepsi », se modelant sur leurs goûts et leur sensibilité et les imposant de plus en plus à l'ensemble des consommateurs, quels que soient leur âge ou leur statut socio-économique. Les jeunes deviennent les rois de la mode.[21]

Ce début de consommation compulsive de l'inutile signifie aussi que dorénavant la génération cadette socialise ses parents: l'esthétique de l'habillement, par exemple, se transmet depuis lors de fille en mère. L'âge adulte devient une vue de l'esprit. Fidèles à l'idéal de leur jeunesse, les membres de la génération lyrique recréent « la pratique de l'existence »[22] sur le mode léger, ironique, voire cynique, nihiliste. Un tel désabusement se traduira par une « muséification » du rire, au Québec, où l'on rit de tout: « [...] si la réalité n'a pas de consistance, alors je ne suis moi-même qu'une ombre, rien n'a d'importance et tout ce qui s'en donne est dérisoire; mieux vaut donc ne plus bouger, se désengager de tout et se moquer de soi »[23]. Aussi le monde devient-il le lyrique bric-à-brac du négligeable.

Sous le signe du désengagement, la génération lyrique redéfinit l'âge adulte[24] et consomme l'échec du roman d'apprentissage: l'épreuve du réel faisant défaut, il lui manque l'adversité qui fait, sans pour autant verser dans la résignation béate, « accepter la vie comme elle est avec ses inéluctables lois »[25]. Un exemple d'aporie typiquement lyrique: Si l'on touche un salaire, faut-il nécessairement travailler?

Une fois cet « éléphant » avalé (comme on dit des couleuvres...), ingérés les mots clés des années soixante-dix qui restructurent le marché du travail: « choix », « facilité », « mobilité »,

---

20 Ricard, *op. cit.*, p. 161.
21 *Ibid.*, p. 108.
22 *Ibid.*, p. 117.
23 *Ibid.*, p. 124.
24 *Cf.* p. 266-267.
25 Jens Peter Jacobsen, *Niels Lyhne*, Paris, Stock, coll. « Bibliothèque cosmopolite », 1990, p. 320].

etc. curieusement inscrits — autre paradoxe — dans des conventions collectives bétonnées pleine largeur, les éructations de la société nous ramènent à la conscience sociale. La génération lyrique n'était qu'une illusion, un accident de l'histoire, c'est le reste qui est réel. L'héritage difficile du retour à la normale pourra prendre la forme d'un durcissement du monde :

> À ces nouvelles générations de jeunes, en effet, le monde auquel ils feront face apparaîtra de nouveau comme [un] mur [...]: un milieu fermé, souvent même hostile, qui échappera à leur prise et avec lequel il leur faudra composer du mieux qu'ils pourront pour tâcher de s'y faire une place.[26]

Dans cette nouvelle société organisée surtout par les premiers-nés du baby-boom, il est à craindre, dans un avenir prochain, que le fardeau de la responsabilité à l'égard du monde incombe aux plus jeunes. Nul besoin d'être prophète pour prédire un *désengagement* imminent de l'État (cela s'appellera une redéfinition de son rôle), sous la pression des classes moyenne et supérieure, par rapport aux programmes sociaux, indispensables aux plus pauvres. Alléchées une fois de plus par le nombre, les compagnies d'assurances privées n'auront qu'à *inventer* des programmes d'assurance-maladie adaptés aux besoins des groupes homogènes tels que la fonction publique. Pour moins cher, parce que sans solidarité aucune, libres de toute responsabilité comme les adolescents, les baby-boomers seront encore à l'abri.

***

Suivre à la trace les femmes et les hommes de la génération lyrique, c'est marcher sur les pas du Québec de tous, depuis les mutations des années quarante jusqu'à nos jours. Pourquoi gardons-nous bonne conscience devant les séquelles du passage de ce « bouc émissaire » : allégresse au-deçà de « nous », indifférence au-delà; mésadaptation au réel; valorisation excessive de la spontanéité; iconoclasme; nivellement au ras des pâquerettes; adolescence chronique; etc.? C'est que, même si ses épaules en prennent large, il faut reconnaître que la génération lyrique a

26 Ricard, *op. cit.*, p. 127.

trouvé, dans certains de ses girons, comme le milieu collégial où j'enseigne, un champ particulièrement fertile pour ces fruits. Le cégep est une «réalité» lyrique. En conséquence, toute ressemblance avec des propos de personnes réelles ne saurait être, à l'intérieur de mon texte, chers lecteurs, pur effet du hasard.

Jean-Claude Brochu